Shihadeh Ayman,
The Teleological Ethics of Fakhr al-Dīn al-Rāzī.

Leiden-Boston, Brill, 2006, 280 p.
ISBN : 978-9004149915

Sous ce titre de type monographique, Ayman Shihadeh invite son lecteur à un parcours dans l'ensemble de la pensée éthique de la théologie musulmane médiévale. Partant d'un classement chronologique aussi serré que possible de l'œuvre immense et polymorphe de Rāzī, il retrace les étapes de son évolution. Depuis une première phase « théologique » (*K. fī uṣūl al-dīn*), alignée sur les principales thèse de l'ash'arisme, Rāzī passe par une étape plus nettement philosophique (*al-Mabāḥiṯ al-mašriqiyya*, *al-Mulaḫḫaṣ fī al-ḥikma wa-al-mantiq*) pour aboutir à une théorie plus personnelle (le grand *Tafsīr*, *al-Maṭālib al-ʿāliya min al-ʿilm al-ilāhī*). Cet exposé s'articule en plusieurs points :

La théorie de l'action d'abord. Il s'agit des modalités de la production des actions. Où et quand se situe la capacité de décider et d'accomplir, cette *qudra* si importante aux yeux des mu'tazilites – par rapport à la décision et à la puissance divine de produire l'action (humaine) ? Après s'être aligné sur des positions ash'arites communes, Rāzī s'orientera vers une théorie de la conjonction entre capacité humaine et motivation préférencielle (le *muraǧǧiḥ*). Bien sûr, cela s'insère dans une vision clairement prédestinationiste de la destinée humaine, car c'est Dieu qui crée le *targīḥ*. Rāzī rejette l'idée ash'arite du *kasb*, concept vide de sens de son point de vue.

Quant à la qualification morale des actes, Rāzī s'oppose à l'idée mu'tazilite que la raison peut, sans l'assistance de la Révélation, distinguer pour partie entre actes bons et mauvais. Pour les mu'tazilites, il existe des actes intrinsèquement bons ou mauvais, et Dieu Lui-même agit selon cette distinction, ce que rejettent les ash'arites. Pour ces derniers, les hommes agissent par pure recherche de leur plaisir personnel et ne sont pas capables d'établir une distinction entre le bien et le mal. Seul Dieu peut les en informer. En dernière analyse, est bien ce que Dieu ordonne, est mal ce qu'Il interdit. C'est la position adoptée par Rāzī au début de son œuvre. Plus tard, il la perfectionne, suivant l'idée qu'il faut bien que la raison humaine puisse se représenter le bien pour y assentir ensuite en obéissant à la Révélation. Mais la Révélation est indispensable, car contrairement à l'affirmation mu'tazilite, la qualification bonne ou mauvaise des actes n'est nullement une évidence. Une fois acquise la foi dans la Révélation, le croyant s'engage dans un cheminement vers la perfection (*kamāl*) qui lui procure un plaisir supérieur. C'est l'esprit, âme rationnelle – dont le corps est un simple outil – qui se perfectionne au cours de la vie. Les esprits humains, soumis aux déterminations des âmes célestes (planétaires), sont d'espèces très diverses, tous ne sont pas destinés à rejoindre la proximité divine. Au sommet de la hiérarchie spirituelle se trouvent les maîtres de l'exercice spirituel (le soufisme). La félicité suprême réside en effet dans la connaissance de Dieu. Toutefois, l'obtention des plus hauts degrés de science et de perfection – cas des prophètes et des grands saints (*awliyā'*) – ne dépend pas d'une nature spécifique, mais d'une élection divine leur ayant conféré cette perfection de *insān kāmil*. Dans *al-Maṭālib al-ʿāliya*, Rāzī postule l'existence d'un de ces être parfaits entre tous à chaque génération (cycle, *dawr*), celui que les soufis nomment le « Pôle ». La destinée de l'homme se trouve finalisée par une eschatologie de type mystique : c'est bien la jonction avec les *haqā'iq* divine qui constitue la fin ultime du croyant.

La dernière partie de l'ouvrage, et la plus novatrice, est consacrée à l'édition du texte arabe et au commentaire de la *Risāla ḍamm al-laḍḍāt*. Ce texte assez bref (53 p.) était resté inédit et inconnu à ce jour. Son intérêt réside toutefois dans sa date tardive : composé en 1208, il est sans doute le dernier texte rédigé par Rāzī. Le grand théologien y décrit les plaisirs sensibles ou « imaginaires » (l'amour du pouvoir, du prestige social) comme le fait des âmes viles, comme des satisfactions éphémères, liées à beaucoup de souffrances, pour ainsi dire irréelles. Quant au plaisir intellectuel, quoique d'un genre plus élevé, il est bien limité du fait de l'incapacité des hommes à arriver à une certitude. Si la raison permet de se préserver de bien des erreurs, elle mène la plupart du temps à se contenter d'opinions, de conjectures. Cet ultime constat d'ignorance ne résulte pas d'un scepticisme au sens philosophique. S'il a pu inspirer certains points de vue d'Ibn Taymiyya contre les philosophes et les théologiens, il est à comprendre à mon sens avec cette touche de soufisme si prégnante dans la pensée de Rāzī : la sagesse commençant là où la perplexité (*ḥayra*) de la raison libère l'individu de l'hypnotisme des associations spéculatives.

Un des mérites de l'ouvrage très précis et documenté de A. Shihadeh est de montrer l'interpénétration entre des disciplines trop souvent dissociées : *kalām*, *falsafa*, soufisme (voire chiisme) se rejoignent dans l'œuvre de Rāzī, se complètent ou s'affrontent – à l'instar du discours ghazālien, amplement cité et commenté au cours de ces pages. Ils ne constituent en aucun cas des « couloirs » séparés, dotés d'une méthodologie complètement indépendante. Ce bel ouvrage est à chaque page une invitation à la réflexion sur la pertinence actuelle de la pensée éthique en Islam classique.

Pierre Lory
Ephe - Paris

BCAI 23 (2007) Shihadeh Ayman: The Teleological Ethics of Fakhr al-Dīn al-Rāzī., recensé par Pierre Lory
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net